La traductologie[1]

Tudor Ionescu

En premier lieu, nous pourrions répéter, tout en modulant nos propos, que la traductologie, appelée parfois aussi *poétique de la traduction* (peut-être à tort), n'est encore point et ne sera probablement jamais une *science* au vrai sens du mot (c'est-à-dire un ensemble de connaissances à portée universelle, caractérisées par un objet et une méthode déterminés et fondées sur des relations objectives vérifiables). Dans l'état actuel, nous pourrions évoquer plutôt les paroles de Poincaré : « on fait la science avec des faits comme une maison avec des pierres ; mais une accumulation de faits n'est pas plus une science qu'un tas de pierres n'est une maison ». Bien que la traduction soit une des activités humaines les plus anciennes et que les essais d'élaboration d'une théorie de la traduction remontent, avec des intermittences, à plus de deux millénaires, une telle *théorie*, une telle *science* n'existe pas encore. Ou, du moins, n'existe-elle pas sous une forme rigoureuse et généralement acceptée comme, par exemple, la chimie ou la physique (n'oublions pas non plus que Bakhtine (1982, 41) avertit sur le fait que *la tendance de construire une science à tout prix et au plus vite mène souvent à la baisse extrême du niveau de la problématique, à l'appauvrissement de l'objet soumis à l'étude et même à la substitution de cet objet par quelque chose de complètement différent*,).

Cela se passe probablement parce qu'à la différence de l'objet de la chimie ou de la physique l'objet d'une science comme la *traductologie* n'est pas une somme de phénomènes naturels objectifs. Tout au contraire, il s'agit d'une activité subjective qui, à vrai dire, semble s'apparenter plutôt à l'art qu'aux sciences exactes. En conséquence, la *théorie de la traduction* telle qu'elle se présente aujourd'hui est le résultat – accepté par certains, contesté par d'autres – d'études ponctuelles portant sur quelques traductions, des études qui précèdent toujours les essais de théorisation.

[1] Nous présentons ici en traduction le deuxième chapitre du livre *Ştiinţa şi/sau arta traducerii* [La science ou/et l'art de la traduction] (Cluj-Napoca : Limes, 2003 : 25-34) du regretté Professeur Tudor Ionescu. Spécialiste de Proust, traducteur toujours prêt à répondre aux plus grands défis sans user de « l'excuse » de la note de bas de page (il a traduit, entre autres, Apollinaire, San Antonio et Yves Bonnefoy), traductologue et professeur de traductologie et de littérature française à l'Université Babeş-Bolyai, auteur particulièrement savoureux, Tudor Ionescu jouait avec bonheur du verbe, avait une intelligence de la langue que n'égalait que sa richesse intellectuelle et humaine. Qu'il soit remercié de tout ce qu'il nous a appris en partageant avec nous ses connaissances, ses idées, son expérience, ses interrogations et son enthousiasme (NdT).

BDD-A24418 © 2009 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:57:01 UTC)

Dans ces conditions, les écrits sur la traduction, sur la technique de traduire sont, fatalement, des réflexions *a posteriori* ; ils expliquent, ils énoncent, ils commentent quelque chose *du passé*, quelque chose qui *a été*. Ce *quelque chose du passé* a été une expression artistique, une manière de dire propre à une personnalité et appliquée à l'œuvre d'un artiste. Il n'y a que des chances minimales (mais alors vraiment minimales !!) que *quelqu'un d'autre* adopte *à un autre moment* (voire *ailleurs*) la même solution ou la même technique, qu'il use d'une même construction pour atteindre le même but artistique. *Il ne sert donc à rien d'expliquer comment l'on a traduit telle ou telle construction linguistique puisque cette construction-là (sous cette forme-là) n'apparaîtra plus jamais et si, par un hasard extraordinaire, elle réapparaissait, c'est qu'il n'aurait pas fallu faire l'effort d'expliquer comment elle devrait être traduite*. Les commentaires traductologiques ne seront jamais proprement normatifs. Ils auront presque toujours un caractère de constat, d'explication, de justification.

En parlant des études de traductologie, J.-R. Ladmiral (2003, 158) mentionne un étiquetage des difficultés de traduction que posent les textes et, surtout, des solutions successives : de cette manière, les solutions heureuses pourront être stockées et mises à profit pour être reproduites à l'avenir. Nous considérons que c'est justement la somme des conclusions de ces études ponctuelles qui pourra mener, un jour, à l'élaboration d'une *théorie de la traduction* qui aura probablement un caractère scientifique évident, mais qui, pensons-nous, ne pourra jamais revêtir un rôle normatif. Cela se passe parce que la traduction impliquera toujours un grain de subjectivité, d'art, qui dérive, d'un côté, des disponibilités herméneutiques du traducteur et, d'autre côté, de ses capacités de s'exprimer. En fait, Ladmiral lui-même dit « ouvertement » (avec une certaine brutalité) que le seul bénéfice que l'on peut attendre d'une théorie de la traduction – appelée aussi *traductologie* ou *poétique de la traduction* – c'est de mettre à jour et de classifier les difficultés et, éventuellement, de les conceptualiser par la suite afin de mettre en évidence la logique de la prise de décisions (1994, 211). Ce dernier « accord » des propos de Ladmiral sonne un peu faux. D'une part, nous avons du mal à imaginer le traducteur qui emprunterait une logique déduite avant lui par un traductologue à partir de ses analyses sur les solutions des difficultés ; d'autre part, nous pensons qu'il serait en même temps difficile de recourir à cette méthode, puisque – et nous insistons là-dessus – on aurait du mal à accepter que ces difficultés soient à tel point similaires qu'elles puissent se prêter, même une fois élucidées, à une quelconque classification.

En toute modestie, nous aimerions que ce *COURS* constitue une *contribution* (un peu plus que *ponctuelle*) qui puisse enrichir le matériel brut qu'utiliseront les théoriciens à venir. Comme nous l'avions mentionné, Ladmiral (2003, 158) pense que ce que nous pouvons attendre du discours

BDD-A24418 © 2009 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:57:01 UTC)

traductologique sur le plan cognitif ce sont les éléments d'une *conceptualisation*. Une telle théorie *en miettes*, soutient-il, serait donc une « boîte à outils » où le traducteur puiserait des instruments conceptuels en fonctions de ses besoins. Le cas échéant, ces concepts ou principes pourront être même contradictoires, tout comme le marteau est en contradiction avec les tenailles (Ladmiral, 2003 159). Voilà pourquoi, dit le même auteur, il peut y avoir parfois de vraies « *batailles d'Hernani* » entre les traducteurs et les traductologues. (Ladmiral 2003, 150)

Qu'est-ce que donc la traductologie telle qu'en elle-même… ?

En allemand, on l'appelle *Übersetzungszissenschaft*. Un nom un peu long et tout aussi vague : la *science de la traduction*. Mais, puisque nous parlons ici de *traduire – übersetzen*, il nous paraît intéressant – et non seulement anecdotique – de souligner que, par un simple changement d'accent, ce verbe peut signifier soit traduire, soit *mettre au-delà/de l'autre côté/derrière/au dessus*.

En anglais, on a le terme *Translation studies*. Nous le trouvons assez « correct », car le plus souvent nous avons affaire à des études, à des considérations plutôt ponctuelles (plus ou moins élaborées), sans une capacité réelle de couverture universelle et, partant, avec un impact limité. Les aspects vraiment généralisables que nous décelons, là où il est possible de le faire, tiennent pour la plupart à un bon sens évident et, heureusement et malheureusement, à rien d'autre.

Ce qu'on appelle en français la *traductologie* serait, finalement, la discipline (nous évitons de l'appeler *science*) qui a la *traduction* comme objet d'étude.

À ce stade, nous pourrions poser une question : la traductologie étudie-t-elle une traduction déjà faite soit afin de l'évaluer, soit afin de tirer des conclusions généralisables ? Ou serait-ce pour les deux raisons ? Or, comme la traduction (la vraie) est sans doute le résultat d'une opération herméneutique (de compréhension et d'interprétation du texte) – quoi qu'il en dise ceux qui n'acceptent qu'avec réticence la théorie interprétative de la traduction – il résulte que la traductologie, qui n'est qu'un discours sur la traduction, sera un discours sur le résultat d'une démarche herméneutique subjective dans beaucoup de ses aspects. Même si, comme J.-R. Ladmiral, si abondamment cité, le souligne, les personnages qui théorisent ne sont pas toujours ceux qui traduisent aussi ; il y a ceux qui parlent et ceux qui agissent.

Par conséquent, nous ne devons pas nous attendre à ce que la traductologie nous offre le « mode d'emploi » de quelque machine à traduire qui aurait une existence tangible et dont le traducteur pourrait se servir à sa guise. Pourquoi le cacher ? À vrai dire, l'activité principale de la traductologie ne consiste qu'à valider ou à invalider des réflexions concernant le plus souvent une des techniques de traduction à l'œuvre

BDD-A24418 © 2009 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:57:01 UTC)

(dans de nombreux cas, il y a aussi des propositions dérivées d'autres expériences équivalentes). Elle le fait par des généralisations (souvent abusives) des réflexions fondées sur l'analyse d'un certain nombre de versions appartenant ou non au traductologue. Assez fréquemment, le discours traductologique peut être aussi le fruit des cogitations d'un traducteur qui n'a pas eu le temps ou la disposition nécessaire pour entreprendre lui-même les traductions qu'il commente (cela reviendrait à peu près à la définition imaginée par les écrivains : un critique littéraire est un individu qui aurait voulu écrire, mais n'a pas été capable de le faire).

À notre avis, nous ne devrions pas demander à la traductologie de devenir un discours scientifique ; ce serait plutôt une science de la pratique, une praxéologie, une discipline, une certaine forme de connaissance dont les finalités premières sont pratiques (Ladmiral, 2003, 149). Nous voyons que, dans la plupart des cas, la traductologie s'efforce de répondre à des questions comme : la traduction est-elle possible ou non ? Sa finalité serait-elle la fidélité ou la beauté ? La traduction est-elle un art, une science ou une profession ? La traduction est-elle asservissement ou création ?

Il est en quelque sorte amusant de constater que, les textes théoriques de traductologie étant écrits en différentes langues, la connaissance complète des idées sur la théorie de la traduction passe obligatoirement par la traduction de ces textes ! Et cela même avant que les principes directeurs contenus dans ces textes aient été assimilés (comment auraient-ils pu l'être ?) par la traductologie dans la culture d'arrivée. Le serpent qui mord sa queue.

D'après George Steiner (1978), jusqu'au début du XIX^{e} siècle, la caractéristique principale des contributions traductologiques a été la concentration explicite sur des questions empiriques immédiates. Parmi les membres de cette pléiade de « traductologues » des temps jadis, il convient de rappeler au moins, à côté d'Etienne Dolet, Luther, Du Bellay, Montaigne, Rivarol, P. Mazon, d'Allembert (celui qui disait que la langue de la traduction se doit de garder la trace de la couleur étrangère, ce qui peut surprendre aujourd'hui), Ben Johnson, Victor Bérard, Leconte de Lisle, Mme Dacier, Dryden, Mallarmé, Pope, Cowley ou Leonardo Bruni, Chateaubriand, Voltaire et Höderlin (qui, dit-on à titre d'anecdote ou de commérage, est tombé malade dans une grande mesure à cause des… traductions des classiques grecs. Suite à ses efforts de faire des traductions parfaites, les Allemands ont été surpris de voir combien l'allemand ressemble au grec et les Grecs de ne rien comprendre aux textes bien qu'ils pussent jurer que c'était du grec !). C'est à peu près la même idée d'un grand respect envers tout ce qui tient à la langue source que nous retrouvons dans un entretien accordé par la grande traductrice roumaine Eta Boeriu en 1980 : « Je pense que c'est très bien de rendre les poètes classiques dans une forme qui respecte pleinement le mètre et la rime de

BDD-A24418 © 2009 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:57:01 UTC)

l'original. Cette façon de traduire stimule et renforce la capacité d'imposer à ses propres modalités d'expression une rigueur de type classique, dans le sens d'une écriture très soignée qui s'éloigne de la verbosité gratuite, de la discursivité [...]. C'est de cette manière que j'ai essayé de rendre Pétrarque agréable à lire par le lecteur contemporain ; j'ai restitué au poète la substance et le son propre. En d'autres mots, j'ai tâché de faire en sorte que les vers de Pétrarque restent, en traduction aussi, ce qu'ils sont dans le texte : de la musique, un élément musical en soi ». Quant à nous, nous qualifierions cette démarche de « dangereuse », voire « très dangereuse ». Elle est risquée parce qu'elle est toujours susceptible d'engendrer des productions difficilement recevables dans la langue cible (Rivarol considère qu'en traduisant Dante, par exemple, il ne faut pas se demander quelle est la réaction des Italiens *d'aujourd'hui* à l'écoute de ses vers, mais comment le « chant » était-il jadis, au temps du poète, perçu par le public).

Nous pouvons considérer que Wilhelm von Humboldt (le frère du célèbre explorateur et naturaliste Alexander von Humboldt) et Walter Benjamin, dont les écrits paraissent à la fin du XVIII^{e} et au début du XIX^{e} siècle, se situent, parmi d'autres, en quelque sorte à cheval sur la ligne de démarcation (imaginaire, sans doute) entres les antiques et les modernes en traductologie. Il convient d'ajouter à ces deux noms celui de Goethe et, dans une certaine mesure, de Schleiermacher. Leurs contributions diffèrent, non seulement sur le plan de la valeur ou de l'influence, mais aussi du point de vue du centre d'intérêt et de l'objet étudié. Le texte le plus important de W. von Humboldt, *De la différence de structure entre les langues humaines et de son influence sur le développement intellectuel de l'humanité* (1820), a cessé d'avoir une influence marquante sur la pensée philologique et, implicitement, sur la traductologie, dès que son auteur s'est éteint et n'a plus pu le promouvoir. Pourtant, sa théorie (selon laquelle la langue est l'organe qui forme la pensée ; elle est, en fait, une force, une *energeia*, tandis que les individus groupés autour de la langue qu'ils parlent et qu'ils réinventent donc en continu découpent l'Univers et, en conséquence, perçoivent celui-ci différemment, en fonction justement d'elle ; la langue leur dicte de manière implicite la façon de penser) s'est imposée et elle a été reprise au XX^{e} siècle, à d'autres niveaux et avec des modulations, par Croce, Cassirer, Chomsky.

Plus près de nos jours, si nous « dépassons » Georges Mounin pour arriver aux alentours de 1980, nous pouvons mentionner J.-R. Ladmiral (1979). Nous sommes d'accord dans une très grande mesure avec les conceptions de cet auteur qui, dans un article paru quelques années plus tard dans *Le français dans le monde* (1987), propose une typologie de la traductologie selon quatre paradigmes, en partant des différences d'approche du *méta-discours* traductologique.

BDD-A24418 © 2009 Editura Universității de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:57:01 UTC)

Il s'agit en premier lieu de la traductologie « d'avant-hier », une traductologie prescriptive, normative, dans l'esprit de ce que suggèrent Cicéron, Dolet et, plus récemment, ceux déjà mentionnés mais aussi d'autres auteurs d'avant la deuxième guerre mondiale. Vient ensuite la traductologie « d'hier », représentée par ce qui a été publié après la guerre et qui, selon Ladmiral, constitue une traductologie descriptive subissant une forte influence de la linguistique (source des recherches intenses sur la possibilité de la traduction automatique en URSS, aux États-Unis et en Italie). Ladmiral, et nous le rejoignons là-dessus, n'est pas d'accord avec cette approche (par ailleurs, H. Meschonnic pense lui aussi que ni la théorie de la communication ni une linguistique de la traduction comme celle qui utilise la grammaire transformationnelle et la sémantique structurale ne peuvent rendre compte de la traduction, car ce sont des conceptualisations dualistes. Une poétique de la traduction est la seule à même de théoriser le succès ou l'échec des traductions).

Ces études adoptent une perspective *a posteriori*, c'est-à-dire qu'elles se situent, à peu d'exceptions près, en aval du travail du traducteur. À vrai dire, ce serait assez compliqué d'essayer d'expliquer comment il faut faire un travail sans s'y être attelé soi-même. Partant, ce qui peut, d'après nous, être reproché à ces approches ce n'est pas l'expérience plus ou moins ponctuelle sur laquelle elles s'appuient, mais le fait que certaines d'entre elles essaient, insistent de présenter des solutions ad-hoc comme des solutions universelles.

Quoique J.-R. Ladmiral le qualifie « d'hier », ce type de traductologie est encore fonctionnel (même aujourd'hui, non seulement en 1987, l'année de parution de l'article cité) et nous pensons qu'il le restera. Les jours de la traductologie descriptive ne sont pas finis et, nous devons le reconnaître, cette « façon de faire » est une modalité confortable de parler de la traduction parce qu'elle ne suppose ni de grands efforts de synthèse (elle requiert tout au plus des efforts d'extrapolation, de généralisation) ni les risques qu'encourrait l'essai d'avancer des normes toutes faites et définitives (l'idée nous fait exclamer de nouveau : *Dieu nous en garde !*).

Selon J.-R. Ladmiral (2003, 155), la traductologie de demain sortirait en grande mesure de la sphère d'influence de la linguistique et s'approcherait plutôt de la psychologie et de la psychosociologie. Ainsi, prendrait naissance une traductologie inductive (différente de celle d'avant, déductive quant à elle). Ce serait une traductologie ayant un caractère scientifique plus prononcé et qui s'inspirerait dans une certaine mesure de la psychologie cognitive pour étudier ce qui se passe « dans la tête des traducteurs » (voir l'étude de Hans P. Krings, « Was in den Köpfen von Übersetzern vorgeht » dans *Tübinger Beiträge zur Linguistik*, n° 291). Dans cette situation, il ne s'agira donc plus d'étudier les traductions dans leur qualité de produit achevé, *a posteriori*, mais de se pencher sur la

BDD-A24418 © 2009 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:57:01 UTC)

« ligne de départ » de l'activité, sur les « sources ». Ainsi, le processus de traduction sera-t-il observé en amont, depuis son début et dans son déroulement, pas à pas, étape par étape, tel un embryon qui, de morula, devient fœtus (en parcourant les phases étudiées en cours de biologie) pour finalement venir au monde.

La proposition de J.-R. Ladmiral est intéressante, passionnante même, mais, malheureusement, cette perspective est très peu probable. À y réfléchir de manière réaliste, nous nous rendons vite compte qu'il est très difficile, sinon impossible, d'apprendre « ce qui se passe dans la tête des traducteurs ». Nous pourrions savoir éventuellement, dans le meilleur des cas, ce qui s'est passé dans la tête *d'un* traducteur, surtout si l'étude sera menée par ce traducteur lui-même (et même dans ce cas, nous devrions peut-être nous poser, de temps à autre, la question si, dans ses « confessions », le traducteur-commentateur respectif est toujours sincère, s'il ne falsifie pas la vérité par endroits, ne serait-ce que par omission). Autrement… Autrement… cela impliquerait que chaque traducteur soit sans cesse interrogé par les chercheurs et que, comme si ce n'était pas assez, qu'il soit en permanence honnête, compétent, intelligible dans ses dires pour le chercheur, objectif, complet et (le comble!) qu'il ait toujours envie de faire ce genre d'aveux. Soyons sérieux ! Ou sinon, pourrions-nous imaginer le traducteur connecté à toutes sortes d'appareils à lire les pensées et à enregistrer les jurons qui lui viennent à l'esprit lorsqu'il n'arrive pas au bout d'une phrase même après cinq ou six essais ? Quant à croire qu'il est possible que le traducteur fasse des « aveux » au sujet des mécanismes psychiques qu'il met en marche et emploie dans son travail, cette idée nous fait sourire, car elle nous rappelle une anecdote :

Tout étonné de voir le nombre de jambes du mille-pattes et surtout de constater que ce dernier les utilise toutes, le hanneton demande : - *Comment est-ce que tu fais pour marcher avec tant de jambes sans trébucher ? Moi, je n'en ai que très peu et il m'arrive quand même de me retrouver les pattes en l'air. - Il n'y a là rien d'extraordinaire. Voilà comment je fais : lorsque je démarre, je mets en marche tout d'abord le premier segment impaire des six paires de jambes situées du côté droit ; tout de suite après, je met en marche le segment correspondant situé du côté gauche, tout en donnant un présignal de mise en marche aux segments seconds paires et impaires des deux côtés. En même temps, je commande au segment numéro trois de se mettre en stand-by, je pars et je…* Et, en disant cela, le mille-pattes… trébuche.

Il est possible que le sens de cette anecdote ne soit pas immédiatement perceptible, mais elle reflète en grandes lignes notre avis en ce qui concerne le potentiel didactique ultérieur des confessions professionnelles des traducteurs.

BDD-A24418 © 2009 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:57:01 UTC)

Ce qui manque au paradigme de J.-R. Ladmiral, qui parle d'avant-hier, d'hier et de demain, c'est, bien sûr, la traductologie d'aujourd'hui, car parler de celle d'après-demain il n'en saurait en être question.

La traductologie d'aujourd'hui est ce qui nous reste après avoir abandonné celle d'hier et avant de bénéficier (?) de celle de demain ! Il s'agirait de l'ambition de façonner, de produire de toutes pièces, de bricoler un ensemble fait de concepts et de principes qui soient à même de faciliter, ne serait-ce qu'un petit peu, la tâche du traducteur, surtout en début de carrière. Il s'agirait, dit toujours Ladmiral (2003, 156), d'une traductologie productive, dont le rôle serait de gérer la pratique au jour le jour (dans une expression plus exacte : du jour au lendemain). Vu ainsi, le discours traductologique serait une sorte de discours thérapeutique cependant que le traductologue deviendrait comme qui dirait un traductothérapeute (Ladmiral 2003, 157). Sa mission serait, en conséquence, de faire disparaître le possible complexe du traducteur (complexe né surtout des peurs ancestrales qu'ont semées en nous la marâtre Fidélité et l'anathème amusante qui nous vient de la « Botte » méditerranéenne : *traduttore-traditore* ; on entend ce syntagme si souvent que l'on en a marre, car il est aussi faux que « divertissant »). Le traductothérapeute serait appelé à installer chez l'individu un champ traductologique ou, plus précisément, à y instaurer un champ – relativement semblable ou assimilable à un parc public – où l'on se sentirait à l'aise en menant des activités spécifiques à l'endroit et au moment.

Ainsi, pense J.-R. Ladmiral (2003, 157), « le traducteur pourra sortir de l'état d' 'aboulie' et d' 'impuissance' expressive où il se trouvait plongé et, la situation étant débloquée, il sera en mesure de reprendre l'initiative ». Reprendre l'initiative pour trouver *l'adéquation asymptote du texte-cible au texte-source*. Voilà, à peu près, tout que peut espérer le traducteur s'il lui arrive de rêver qu'il pourrait approcher la perfection. Ce serait cette « quasi-perfection » - trouvaille terminologique qui ne nous appartient pas, nous l'empruntons à J.-R. Ladmiral).

Ces espoirs frisent l'idéal, ils font penser à un gâteau aux raisins gros comme des prunes et nous poussent presque à remplacer tous les temps verbaux du texte cité par « l'imparfait des enfants » : nous *disions* que le traducteur *pouvait* sortir [...] où il se *trouvait* et, la situation étant débloquée, il *était* en mesure de reprendre l'initiative... Car ce serait trop beau pour que ce soit vrai !

Du point de vue technique, ça irait – pourquoi pas ? ; cela semble logique. Mais d'ici jusqu'à constater le fonctionnement pratique qui serait la suite de l'installation de ce « champ traductologique », le chemin nous semble fastidieux (si nous utilisons l'adjectif fastidieux, c'est pour ne pas avouer ouvertement un scepticisme qui ne nous caractérise pas !).

BDD-A24418 © 2009 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:57:01 UTC)

Une des faiblesses constantes de la traductologie (et c'est là une des raisons pour lesquelles nous préférerions parler de *traductosophie*) serait justement le manque d'efficacité des théories, des généralisations qui, autrement, à une lecture strictement honnête et à une analyse pareille, apparaissent comme judicieuses et bien sensées. Mais les traducteurs qui les appliquent *ad litteram* et de manière consciente sont peu nombreux. Nous avons peut-être tort, mais nous sommes tentés de penser que, le plus souvent, les textes de traductologie sont lus attentivement et pesés (tant bien que mal) par d'autres traductologues et beaucoup moins, sinon pas du tout, par les traducteurs praticiens, ceux auxquels, dit-on, ils s'adressent. Qui sait, peut-être qu'à un moment donné, les traducteurs eux-mêmes écriront à leur tour des textes théorisants adressés à … qui ?

Parce que nous voulons insister jusqu'à saturation sur une opinion que nous faisons nôtre – qui ne nous appartient donc pas ou pas uniquement – une opinion selon laquelle la théorie de la traduction, la traductologie, ne saurait être juste un chapitre (le dernier, en règle générale) des traités de linguistique, nous avons recouru une fois de plus à l'appui offert par de grands noms, J.-R. Ladmiral en l'espèce : « Il n'est pas possible de déduire de la théorie linguistique, ni même de la théorie sémiotique, des '*techniques* de traduction' qui puissent être 'appliquées' de façon linéaire : la traduction est une *pratique*, qui a son ordre propre ; comme telle, elle se définit par opposition au discours de la théorie et au fantasme des prétendues techniques » (Ladmiral 1994, 211). Dans le même ouvrage, J.-R. Ladmiral affirme : « le seul bénéfice que l'on est en droit d'attendre d'une théorie de la traduction, ou traductologie, consiste à clarifier et à classer (cf. G. Monin 1963, 166 sq.) les *difficultés de traduction*, à les *conceptualiser* pour articuler une *logique de la décision*. […] Le discours théorique de la traductologie n'apportera pas des révélations, la découverte de 'nouveaux continents', mais précisément la mise en place de concepts abstraits qui soient autant de *fenêtres* contribuant à éclairer la pratique traduisante. » (Ladmiral 1994, 211-212)

En essayant d'esquisser une définition pour clore nos propos, nous pourrions dire que la traductologie (la poétique de la traduction) est la « science » qui prend comme objet la traduction dans sa qualité d'opération linguistique effectuée sur une interprétation. En conséquence, elle est un discours sur le résultat d'une démarche herméneutique.

Traduit du roumain par
Alina Pelea

BDD-A24418 © 2009 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:57:01 UTC)

Références bibliographiques[2]

Bahtin, Mihail. *Probleme de literatură şi estetică* [Problèmes de littérature et esthétique]. Bucureşti : Editura Univers, 1982.
Ladmiral, Jean-René. « Épistémologie de la traduction ». In Salah Méjri, Taïeb Baccouche, André Class. *Traduire la langue, traduire la culture*. Paris : Maisonneuve et Larose, 2003 : 147-168.
Ladmiral, Jean-René. *Traduire : théorèmes pour la traduction*. Paris : Payot, 1979.
Ladmiral, Jean-René. *Traduire : théorèmes pour la traduction*. Paris : Gallimard, 1994.
Ladmiral, Jean-René. « Traductologiques ». *Le Français dans le monde. Numéro spécial: Retour à la traduction*. Paris: Hachette, 1987 : 18-25.
Meschonnic, Henri. *Poétique du traduire*. Lagrasse : Verdier, 1999.
Meschonnic, Henri *et al.* « Les partis pris de la traduction : la pratique implique-t-elle une théorie ? ». In *Actes des deuxièmes assises de la traduction littéraires (Arles, 1985)*. Arles : Actes Sud, 1986.
Meschonnic, Henri. *Pour la poétique II*. Paris : Gallimard, 1973.
Steiner, George. *Après Babel*. Paris : Albin Michel, 1978.

[2] Nous présentons ici une sélection des titres présentés à la fin du volume et les titres utilisés pour cette traduction. Les références à travers le texte peuvent différer de ceux de l'original, parce que nous n'avons pas toujours eu accès aux mêmes éditions que l'auteur (NdT).

BDD-A24418 © 2009 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:57:01 UTC)